

GUIDE PITTORESQUE

DANS LE DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

GUIDE PITTORESQUE AVANT-PROPOS.

Nous publions, cette année, le septième Voyage Pittoresque dans le département de l'Yonne. Ce voyage complète la description générale des quatre-vingt-dix communes de l'arrondissement de Sens. Voici le tableau indicatif des routes déjà décrites :

Annuaire de 1843.

VOYAGE 1^{er}; ROUTE DE SENS A NOGENT-SUR-SEINE.

Fleurigny, Grange-le-Bocage, La Postolle, Saint-Clément, Saint-Martin-sur-Oreuse, S.-Maurice-aux-Riches-Hommes, Sognes, Soucy, Thorigny et Voisines.

VOYAGE 2^e; ROUTE DE SENS A VIL- LENEUVE-L'ARCHEVÊQUE.

Bagneaux, Chigy, Courgenay, Flacy, Foissy, Fontaine-la-Gaillarde, Lailly, Les Sièges, Mâlay-le-Grand, Mâlay-le-Petit, Molinons, Noé, Pont-sur-Vanne, Saligny, Theil, Vareilles, Villeneuve-l'Archevêque et Villiers-Louis.

Annuaire de 1844.

VOYAGE 3^e; ROUTE DE SENS A ST.- FLORENTIN.

Arces, Avrolles, Bellechaume, Bœurs-en-Othe, Cérilly, Cerisiers, Chailley,

Champlost, Coulours, Dilo, Mercy, St.-Florentin, Turny, Vaudeurs, Vaumort, Venizy et Villechétive.

Nota. Presque toutes ces communes appartiennent à l'arrondissement de Joigny et même d'Auxerre.

Annuaire de 1845.

VOYAGE 5^e; ROUTE DE SENS A VIL- LENEUVE-LA-GUYARD.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint-Aignan, St.-Denis, St.-Martin-du-Tertre, Champigny, Chaumont, Courlon, Courtois, Cuy, Gisy-les-Nobles, La Chapelle-sur-Oreuse, Nailly, Pont-sur-Yonne, Serbonnes, Sergines, Villeblevin, Villemanoche, Villenavotte, Villeneuve-la-Guyard, Villepérot et Vinneuf.

SECONDE PARTIE.

Champigny, Courceaux, Michery, Pailly, Plessis-du-Mée, Plessis-St.-Jean, Vallières, Vertilly et Villiers-Bonneux.

Annuaire de 1846.

VOYAGE 4^e; ROUTE DE SENS A
COURTENAY.

Bussy-le-Repos, Chaumot, Collemiers, Cornant, Courtoin, Domats, Egriselles-le-Bocage, Gron, Paron, Piffonds, Savigny, Subligny, Vernoy et Villeneuve-la-Dondagre.

Annuaire de 1847.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE SENS
ET DE SES ENVIRONS.

Annuaire de 1848.

VOYAGE 6^e; ROUTE DE SENS A VILLENEUVE-SUR-YONNE.

Etigny, Maillot, Marsangy, Passy, Rosoy, Rousson, Vérou et Villeneuve-sur-Yonne.

Annuaire de 1849.

VOYAGE 7^e; ROUTE DE SENS
A CHÉROY.

PREMIÈRE PARTIE.

Chéroy, Fouchères, Jouy, Montacher, St.-Valérien, Villebougts, Villegardin et Villeroy.

DEUXIÈME PARTIE.

ROUTE DE SENS A VALLERY.

Brannay, Lixy et Vallery.

TROISIÈME PARTIE.

ROUTE DE COURTENAY A VILLENEUVE-LA-GUYARD.

Domats, La Belliole, Montacher, Chéroy, Vallery, Villethierry et Saint-Aignan.

QUATRIÈME PARTIE.

ROUTE DE CHÉROY A PONT-SUR-YONNE.

Brannay, Chéroy, Dollot et Saint-Sérotin

ROUTE DÉPARTEMENTALE DE SENS A NEMOURS,

DANS LA PARTIE COMPRISE ENTRE SENS ET CHÉROY.

ROUTE DE SENS A CHÉROY.

On quitte la ville de Sens par le faubourg d'Yonne, puis on arrive, après avoir traversé la belle levée du chemin de fer, à la base des hautes collines qui ferment le versant gauche du bassin de l'Yonne. Là, on trouve un car-

refour composé de trois routes : celle de gauche est la grande route n. 60, de Nancy à Orléans et décrite Voyage 4^e, 1846.

Celle de droite est le chemin de grande communication n. 26, allant de Sens à Voux (Seine-et-Marne), et décrit dans la 2^e partie de ce présent Voyage.

Enfin celle du milieu est la route départementale n. 1, de Sens à Nemours par Chéroy, et que nous prenons aujourd'hui.

D'abord on monte doucement en suivant le fond d'une dépression de terrain dont la pente augmente peu à peu, et qui devient tellement rapide que la route, forcée de tourner à gauche, cherche par un long circuit à franchir la montagne. Mais le vieux chemin montait en ligne droite la dépression dont je viens de parler et qui présente, par la raideur et le rapprochement de ses deux versants, l'effet d'une étroite vallée. Un ravin assez considérable, creusé par les eaux pluviales, occupe depuis longtemps l'emplacement primitif du vieux chemin, qu'on nomme encore la Grande-Rue-de-Chièvre. Celui-ci, forcé, par l'agrandissement successif du ravin, de dévier sur la gauche, est devenu extrêmement étroit, et même un peu dangereux dans plusieurs endroits. Ce ravin, creusé dans d'énormes bancs de craie, est une des promenades les plus pittoresques que présentent les environs de Sens.

Nous conseillons donc aux voyageurs à pied, de suivre le vieux chemin; ils retrouveront au sommet de la montée, la route que nous allons suivre, car, elle aussi a son intérêt.

Le Chemin-Neuf, c'est ainsi qu'on nomme la route qui tourne la montagne, offre, à chaque pas, un développement plus varié et plus étendu de la belle vallée de l'Yonne. Après une montée rapide, et qui a environ huit cents mètres de longueur, on doit s'arrêter pour admirer le vaste panorama que présente la plaine, ou plutôt le bassin, au centre duquel la ville de Sens est bâtie. L'objet qui at-

tire tout d'abord les regards, c'est la cathédrale, que nous ne dominons qu'à peine, bien que le point où nous nous sommes arrêté, soit élevé d'environ cent cinq mètres au-dessus du niveau de la rivière. La belle église de Saint-Etienne a été décrite brièvement dans l'ANNUAIRE de 1847; mais quelle que soit l'idée qu'on s'était faite des dimensions de ce vieil édifice, on est frappé de l'énorme emplacement qu'il occupe au centre de la ville; on croirait qu'en s'écroutant, il remplirait, de ses débris, toute l'enceinte formée par la muraille antique. Cependant, sous prétexte de vétusté et de chute imminente, on a démoli récemment la toiture de l'une des deux tours.

La description que nous allons donner paraîtra peut-être longue et minutieuse. Quoiqu'il en soit, la voici :

Pour bien connaître l'aspect actuel de la contrée, il faut chercher à retrouver ce qu'elle fut autrefois, et ce qu'elle pourra être dans un avenir assez prochain. On peut, à l'aide de l'état actuel, se représenter notre province telle qu'elle dut être avant l'occupation romaine. C'est déjà remonter bien haut, et ce tableau rétrospectif est fondé sur ce qui existe encore aujourd'hui.

Une chose hors de doute, c'est que les collines qui bornent l'horizon étaient toutes couvertes de forêts impénétrables; et sans parler ici de la forêt d'Othe, qui couvre encore un vaste territoire, il reste sur presque toutes les collines qui avoisinent la ville de Sens, des bois d'une grande étendue. Si les plaines et les vallées sont dégarnies, c'est par suite des défrichements toujours plus profitables dans les terres d'alluvions.

La belle plaine qui s'étend au loin devant nous et que de riches moissons recouvrent tous les ans, devait, avant l'occupation romaine être remplie de bouquets d'arbres séculaires et de bruyères, servant de refuge à toutes espèces de gibier et de bêtes malfaisantes. On éprouve aujourd'hui, en jetant un coup-d'œil rapide sur cette même plaine, un sentiment de

plaisir infini; car nul spectacle dans la nature n'est plus généralement admiré que l'aspect d'une large vallée où brille une culture riche et variée. Si nous suivons le cours, large, tortueux et peu profond de l'Yonne, nous remarquerons que les îles nombreuses qui s'étaient formées autrefois, auront bientôt disparu par suite des immenses travaux d'endiguement, de barrages et de draguages, entrepris depuis peu d'années. Aujourd'hui, des chemins de hallage et des ponts, remplacent les fondrières et les gués, qui servaient d'embouchures aux différents bras d'une petite rivière, la Vanne, qui vient se jeter dans l'Yonne après avoir traversé de longues prairies, autrefois d'infranchissables marécages.

Pour les peuplades de la Gaule, le confluent d'une rivière, une île un peu étendue, offraient un asile sûr aussi bien contre les atteintes des bêtes féroces, à cause du voisinage de grands bois, que contre les attaques des peuplades ennemies. Les Gaulois-Sénonais s'établirent près du confluent de l'Yonne et de la Vanne, dans une île ayant environ 800 pas de long, sur plus de 200 de large. Une tradition veut que ce fut là le premier endroit occupé; c'est aujourd'hui l'île d'Yonne, habitée par les mariniers et les ouvriers du port. Mais à une époque qui est restée inconnue, la population vint s'établir sur la rive droite de la rivière, séparée de l'île par un cours d'eau assez étroit sans doute, car il paraîtrait certain que le bras principal était autrefois sur la rive gauche; c'est précisément celui qui est transformé aujourd'hui, à l'aide de digues et de barrages, en bassin destiné à servir de gare. Les travaux en cours d'exécution auront dans leur appropriation nouvelle, changé totalement la direction des eaux.

Nous avons raconté brièvement, Voyage 6^e, 1848, quelle dut être la marche progressive de l'établissement de la nouvelle, et bientôt célèbre cité Sénonaise. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Commençons maintenant la description de l'état présent. Grâce

à l'élévation du sol où nous sommes placé, nous pouvons reconnaître la disposition générale de la ville, de ses faubourgs et de ses environs

Après avoir admiré l'ensemble de la cathédrale, on jette les yeux sur l'enceinte de la ville, parfaitement indiquée par la quadruple rangée d'arbres qui forment les promenades publiques. Ces arbres ne cachent plus que les débris de la muraille gallo-romaine. Les derniers fragments de cette belle enceinte antique, auront bientôt le même sort que les grandes portes fortifiées. Près de dix-huit siècles auront passé sur ces murailles, et n'avaient pas suffi pour les renverser; elles ne sont tombées que parce qu'on les a vendues pour être démolies.

Les faubourgs se développent sur une grande étendue; à gauche, sont ceux de Saint-Didier et de Saint-Antoine; à droite, ceux de Saint-Savinien et de Saint-Pregts. Ce dernier s'étend jusqu'au bras principal de la Vanne, dont nous voyons les eaux se joindre à celles de l'Yonne, en traversant de longues prairies couvertes d'épais massifs de saules, d'aulnes et de peupliers. Sur le bord même de l'Yonne, nous voyons les maisons et l'abattoir du Clos-le-Roi; à droite, et toujours sur la rive, c'est le Petit-Hameau, groupe très-pittoresque de maisons habitées par des pêcheurs. Sur la même rive, mais plus à droite encore, et en suivant le chemin de halage qui traverse, sur de jolis ponts de pierre, les bras de la Vanne, on arrive près des ruines dites de la Motte-du-Ciar et dont nous avons parlé Voyage 6^e, 1848.

L'île et le faubourg d'Yonne sont dissimulés par les groupes d'arbres qui bordent l'ancien bras principal de l'Yonne; un peu à gauche on remarque le vaste emplacement destiné à servir de gare au chemin de fer dont nous pouvons suivre la chaussée, toujours en remblai, sur une longue étendue.

Une distance d'un kilomètre sépare la station, du centre de la ville. Il

résultera de cet état de chose que des spéculateurs bâtiront près de la gare du chemin de fer, des hôtels, des magasins et de vastes entrepôts. Le faubourg d'Yonne qui est si triste aujourd'hui, deviendra le nouveau centre commercial de la ville ; et la rue de Saint-Bond, au lieu d'être bordée de pauvres maisons de vigneron, s'alignera par de hautes et belles constructions admirablement placées entre le débarcadère de l'Yonne et celui du chemin de fer. Une ville nouvelle se formera peu à peu sur l'emplacement où nous ne voyons encore qu'un village appelé faubourg d'Yonne.

Un seul quartier profitera de tout ce que les autres perdront.

Des routes nombreuses convergent toutes vers l'ancienne capitale de la province Sénonaise ; elles occupent à peu près le tracé des voies romaines dont nous avons parlé déjà plusieurs fois.

A cinq cents mètres de l'endroit où nous nous sommes arrêté, s'élève, sur le sommet d'une haute colline, un petit pavillon surmonté d'un belvédère. C'est l'ancienne chapelle de Saint-Bond qui est ainsi transformée depuis quelques années seulement. Un seul pan de mur reste encore enclavé dans la construction nouvelle : il offre peu d'intérêt maintenant. Voici le dessin de ce qui restait en 1835 de cette chapelle, bâtie vers le XII^e siècle, sur l'emplacement de la cellule d'un solitaire du pays Sénonais, et qui vivait, je crois, au VII^e siècle.



Au sommet de la montagne, et à

80 pas de la route que nous suivons, on remarque, à gauche, les larges berges escarpées d'un ravin creusé, par les eaux pluviales dans le flanc de la montagne ; c'est une des curiosités géologiques des environs de la chapelle de Saint-Bond.

La route, bordée d'acacias, s'avance vers le Nord-Ouest ; puis tout à coup, tournant au Sud-Ouest, elle se dirige, en ligne droite, vers le hameau de Rup-Couvert. Un nouvel alignement, de 5 kilomètres de longueur, traverse une contrée boisée, occupée par un grand nombre de hameaux, isolés au milieu d'un terrain rocheux, et arrive à une autre petite route venant de gauche. Cette route qui n'a que 1500 mètres de longueur environ, réunit, entre les villages de Subigny et de Villeroy, la grande route n^o 60 de Nancy à Orléans, à celle de Sens à Nemours. Par le moyen de cet embranchement, on peut éviter, pour se rendre de Sens à Nemours, la rude et longue montée du Chemin-Neuf que nous avons suivie. (Voir la carte.)

Voici enfin le moment de parler de l'une des plus belles chaussées romaines qui nous restent, non pas seulement dans le département de l'Yonne, mais dans la France entière. Cette chaussée, bien souvent décrite déjà par nos plus savants géographes, conduisait de Sens, *AGENDICOM*, à Orléans, *GENABUM*, par *VELLAUNODUNUM*. Nous indiquons dans la carte ci-jointe, la plus grande partie de cette voie pour nous dispenser d'en donner une description. Ainsi, on remarquera que depuis le village de Saint-Valérien, la route antique est fortement marquée par une ligne noire, tandis qu'entre Sens et ce même lieu de Saint-Valérien, elle n'est que peu indiquée. C'est que le tracé est devenu incertain dans toute cette dernière partie. Voici cependant l'indication de son itinéraire probable.

Nous avons dit que le vieux chemin de la Rue-de-Chièvre montait, en ligne directe, la pente rapide de la montagne, au sommet de laquelle il

est rejoint par la route; mais à 400 mètres environ de ce point de réunion, on remarque, à droite, un chemin qui s'éloigne en s'enfonçant dans un petit bois. Ce chemin d'abord étroit, rapide, raboteux et tortueux, s'élargit peu à peu; il se redresse, s'aligne, et traversant, ou côtoyant de nombreux bouquets de bois, arrive se perdre au milieu d'un champ, après un parcours de plus de 6 kilomètres. Les hameaux des Puits, du Chénois, où il y a une assez belle maison de campagne, des Dauges et des Mazures sont bâtis sur les côtés de ce chemin, nommé aujourd'hui chemin de Villebougis, parce qu'il conduit à ce village par un détour que notre carte indique. Or, ce vieux chemin ne disparaît au milieu d'un champ, qu'à 4,900 mètres de distance de la route de Sens à Nemours, au hameau du Petit-Paris. En remplissant cette lacune on complète pour une étendue de 72 kilomètres, c'est-à-dire 18 lieues de poste, la chaussée romaine.

Tout pourrait faire penser que le vieux chemin de Villebougis occupe l'emplacement de la voie antique.

Disons enfin quelques mots du fameux Vellaunodunum, que nos savants ont si longtemps cherché. A 45 kilomètres de Sens, on voit à peine aujourd'hui les vestiges d'une ville qui s'est anéantie peu à peu, à une époque inconnue, et par un concours de circonstances dont il n'est fait nulle mention dans nos annales historiques. Comment expliquer cette disparition qui est assez complète pour que l'emplacement ait été absolument oublié et perdu, même pour les antiquaires, jusqu'au moment où l'un de ceux-ci, eut le bonheur de remarquer sur les bords de la chaussée antique, allant de Sens à Orléans, des débris de constructions qui attirèrent son attention? Il explora ce terrain, couvert de moissons, et il découvrit que de temps immémorial, les habitants des villages voisins venaient dans cette localité chercher des pierres presque toutes taillées, et que bien souvent ils trouvaient des médailles, des monnaies et

des objets d'art. Le zèle et savant archéologue fit faire des fouilles qu'il dirigea. Ses recherches ne furent point infructueuses, et il consigna, dans un livre plein d'intérêt pour l'histoire de la province de l'Orléanais, le résultat de ses travaux. L'auteur démontre que ces ruines, qui sont situées à 400 mètres du village de Sceaux et qui occupent un emplacement d'une étendue considérable, doivent être celles de la cité de VELLAUNODUNUM, que Jules César assiégea lorsqu'il partit pour faire le siège d'Orléans. Les Commentaires de César sont précis à l'égard de ce siège de Vellaunodunum, et cependant la véritable position de cette cité antique fut longtemps débattue; elle l'est même encore par les antiquaires qui discutent sans sortir de leur bibliothèque.

On ne doit pas croire qu'il n'y ait qu'une seule ville détruite dans la province Sénonaise; on en signale d'autres dont l'existence est prouvée par des documents irrécusables. Plus tard, dans le cours des Voyages Pittoresques, nous signalerons, d'après plusieurs savants, les vestiges qui attestent la haute antiquité de certaines ruines que le sol recouvre (1).

Nous continuerons, après l'article de Fouchères, la description de la chaussée romaine.

En arrivant au village de Villeroy, on aperçoit à droite une petite route toute nouvelle allant à

VILLEBOUGIS, village situé près de grands bois, à 4 kilomètres de la route sur la droite; et à 7 kilomètres de Sens, par le chemin direct qui a été déjà décrit. Pop. 530 habitants.

Villebougis n'offre que très-peu

(1) Un très-grand nombre d'ouvrages renferment des notes relatives à la voie romaine de Sens à Orléans. Il est impossible de les citer tous. Je me bornerai à signaler la Description des voies antiques, qu'on trouve dans l'Almanach de Sens de 1829, bien que dans cette description, de regrettables erreurs se soient glissées.

d'intérêt pittoresque malgré les mouvements du terrain sur lequel s'étendent les maisons isolées de ce village. L'église, elle-même, est insignifiante; elle n'a rien conservé de sa construction primitive.

Les grands bois qui avoisinent Villebougis, et que traverse un chemin allant de ce village au hameau des Mazures, bâti sur l'ancienne voie, furent, dit M. Bardot, plantés par saint Loup, archevêque de Sens, qui vivait au commencement du VII^e siècle. Ce fait « de planter des bois au VII^e siècle » à une époque, au contraire, où on en arrachait beaucoup pour mettre les terres en culture, est assez curieux. J'ignore si M. Bardot s'est appuyé sur des textes authentiques, ou seulement sur une tradition locale, mais il me semble qu'une erreur, motivée par la longueur des temps, s'est peut-être glissée ici. Du temps de saint Loup, la plus grande partie du territoire de la province Sénonaise était couverte par d'immenses forêts. La petite contrée du Gâtinais était elle-même couverte de bois, d'étangs et de marécages. Ce n'est qu'à l'aide des défrichements considérables qui eurent lieu vers le XIII^e siècle, qu'on arriva à pouvoir bâtir de nombreux villages élevés au centre des nouvelles clairières. Or, loin de chercher à couvrir le pays de bois, les seigneurs, et surtout les seigneurs ecclésiastiques, firent tous leurs efforts pour enrichir leurs possessions de terres labourables et de pâturages. Ce serait donc un fait curieux à consigner dans l'histoire de notre province, (et j'appelle à cet égard toute l'attention de l'honorable historien du canton de Chéroy), que de démontrer, qu'au VII^e siècle, saint Loup, loin de songer à défricher les forêts du Gâtinais, s'occupa activement du reboisement de ses propriétés. Quoiqu'il en soit, ces grands bois existent; on les nomme les bois de Bruneau, ou, suivant M. Bardot, de Brunehault. (Voir l'Annuaire de 1848, Histoire de Villebougis).

A un kilomètre, à l'Ouest, de Ville-

bougis, on trouve, vers la petite vallée de Brannay, les hameaux de Saint-Georges et de Villechavant. Dans ce dernier hameau, on remarque les restes d'une petite chapelle, et surtout les beaux massifs d'arbres de haute futaie qui l'ombragent.

La chapelle de Saint-Georges est démolie, mais la charte de fondation a été conservée; nous en devons la publication à M. Bardot. Le prieuré de Saint-Georges fut fondé par Erard, sire de Vallery, en 1271.

Nous revenons à Villeroy.

VILLEROY, petit village situé sur la gauche de la route, à 8 kil. de Sens. Population 240 habitants.

Villeroy est bâti vers l'extrémité du plateau ondulé qui domine le versant de la vallée de Subligny, et à 1 kilomètre seulement de ce village, au milieu des bouquets de bois qui couvrent encore, malgré de nombreux défrichements, une partie de la contrée.



L'église ne présente pas d'intérêt; cependant nous en donnons un dessin pour faire connaître, dès le début du voyage, le type de construction employé pour presque toutes les églises.

du pays. Ce type est pauvre et souvent l'intérieur offre un aspect plus pauvre encore. Ces petites églises furent reconstruites, à peu près entièrement, sur les débris d'églises anciennes, vers les dernières années du xv^e siècle, et plus souvent encore au commencement du xvi^e siècle. A cette époque on put enfin songer à réédifier les monuments religieux que les troubles, les guerres civiles et aussi la longueur des temps, avaient plus ou moins dévastés. Les grandes abbayes reconstruisirent leurs cloîtres et leurs bâtiments d'habitation sur un modèle tout nouveau et imité du genre italien; elles rétablirent aussi les églises de village, en ne conservant souvent que les fondations anciennes. Cela explique la présence de quelques débris de chapiteaux, ou de sculptures, qu'on retrouve avec étonnement enclavés dans une muraille nue et bâtie grossièrement. Ainsi, presque toutes les églises que nous visiterons datent de la première période du moyen âge, alors que les seigneurs, partant ou revenant de la Terre-Sainte, accomplissaient un vœu en bâtissant, ou donnant l'autorisation de bâtir une église dans chacun de leurs fiefs. Il faut croire que dans ce temps-là, tous les gens qui n'étaient ni moines ni soldats, étaient maçons; et qu'ils obéissaient instinctivement, ou à peu près, à l'impulsion émanée des grands centres religieux de la province. Le nombre des églises construites pendant le xii^e et le xiii^e siècle, est considérable. On peut à peine s'en faire une idée, en comptant les monuments qui nous restaient encore il y a cent ans, dans la province Sénonaise, malgré la période terrible des cinq siècles de guerres qu'ils avaient traversés. Au xvi^e siècle leur état de vétusté était devenu effrayant, sans doute, car on détruisit presque jusqu'aux fondations pour réédifier de nouveau, mais cette fois, le plus vite et le plus économiquement possible. Les maçons furent seuls employés; les sculpteurs et les imagiers restèrent dans les grandes villes, car les

villages étaient devenus trop pauvres pour les appeler, à décorer la maison de Dieu. Les sculpteurs n'ayant plus d'églises à orner, s'attachèrent aux châteaux. Ceux-ci n'étaient plus de ces sombres et formidables forteresses, bâties au sommet d'un rocher, ou au milieu des marais. Remarquons que tant que les églises furent des chefs d'œuvre de sculptures, les châteaux-forts ressemblaient à des blocs de rochers; le contraire arriva quand le sentiment religieux commença, hélas! à s'affaiblir.

Les châteaux du xvi^e siècle furent admirablement décorés. Pour eux seuls, les bas-reliefs et les fines sculptures emblématiques et allégoriques. Pour les églises de villages: rien.

Mais alors il arriva que les seigneurs châtelains rougirent de voir la nudité de leur chapelle seigneuriale, non point celle édifiée au centre même du château, mais celle accolée à l'humble église paroissiale. Ils songèrent enfin à embellir la chapelle où leurs aïeux étaient ensevelis. C'est pourquoi nous trouverons, quelquefois isolés au milieu des moellons recrépis de mortiers grossiers, eux-mêmes recouverts de badigeons ridicules, des fragments de bas-reliefs d'un travail précieux, des pendentifs remarquables de finesse et d'élégance et aussi des tableaux d'un grand mérite, sortis de la galerie seigneuriale ou des cloîtres d'une vieille abbaye.

Que sont devenues aujourd'hui toutes ces belles choses?

Voici quel a été leur sort. Dans l'église du village, la chapelle du château étant la plus belle et la plus grande fut choisie pour être celle dite de la Sainte-Vierge. A ce titre elle servit à réunir les confréries de jeunes filles et MM. les curés, habiles à faire intervenir des sentiments de vanité pieuse dans les enfants, réussirent presque toujours à obtenir une somme assez considérable, destinée à restaurer, orner et embellir la chapelle de la Vierge. Jusqu'ici rien de mieux, rien de plus louable; mais il s'agit de savoir ce qu'on entendait par

ces mêmes mots si sonores « de restauration et d'embellissement ! » On enlevait d'abord les vitraux historiés pour les remplacer par des vitres blanches donnant plus de jour ; on blanchissait à la chaux les murailles et les sculptures parce que c'était plus propre que des murs où, d'ailleurs, on voyait des peintures historiques ou héraldiques qui donnaient des distractions aux enfants ; on enlevait les dalles tumulaires pour niveler, par un carrelage neuf, le vieux sol tout bossué par les tombeaux qu'il renferme ; on plaçait des boiseries le long de la muraille, et pour les mettre « parallèles, » grand mot terrible, dont l'application, en fait de restauration, a été désastreuse, on coupait, rognait, enlevait, cassait tout ce qui dépassait l'alignement fatal. Voilà ce qu'on appelait, et ce qu'on appelle encore, restaurer et embellir la chapelle de la Vierge. Tels étaient les travaux ; nous verrons plus tard de quelle manière on les exécutait.

Je reprends la description de l'église de Villeroy.

Cette petite église semble avoir été rebâtie vers le commencement du *xvi^e* siècle, mais elle n'a conservé de cette époque que d'insignifiants fragments de vitraux et quelques panneaux de boiserie, sculptés dans le style ogival de la fin du *xv^e* siècle.

On lit au-dessus du portail :

SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM, 1741.

A sept cents mètres environ à droite de la route et vis-à-vis de Villeroy, on aperçoit, près de la lisière d'un bois, la ferme dite de l'Hôpital, ou de la Maison-Dieu, qui appartenait, il y a plus de mille ans, dit M. Tarbé, à l'Hôtel-Dieu de Sens. L'honorable antiquaire Sénonais écrivit cette date avant l'année 1826 ; il faisait donc remonter, au commencement du *ix^e* siècle, les baux dont il parle et qui indiqueraient que l'Hôtel-Dieu possédait, à Villeroy, 300 arpents de terre et 150 arpents de bois. (Voir l'Almanach de Sens de 1826.)

La route qui, depuis le hameau de

Rup-Couvert a suivi un alignement droit de cinq kilomètres, fait un coude sur un nouvel alignement pour rejoindre, au hameau du Petit-Paris, pendant la longueur d'un kilomètre environ, la chaussée antique dont nous avons parlé.

On laisse sur la gauche, au milieu des champs,

FOUCHÈRES, village situé sur un plateau élevé et monotone, à un kilomètre à gauche de la route, et à 12 kilomètres de Sens. Population 420 habitants.

Un assez mauvais chemin, traversant des champs maigrement cultivables, conduit de Villeroy à Fouchères. On remarque vers l'entrée du village, sur le bord d'une mare, un énorme poirier, le plus gros peut-être qu'on puisse trouver dans le Gâtinais. A peu de distance de la place publique on aperçoit l'église ; c'est le même type que celui de Villeroy. Le clocher est bas et massif, mais le chœur et le sanctuaire offrent un dédommagement auquel on ne peut s'attendre d'après leur aspect extérieur. Ils sont voûtés en pierres parfaitement appareillées. Leurs nervures qui rappellent le style du *xiii^e* siècle, s'appuient sur des consoles faites de têtes grimaçantes, horribles à voir, et dont le « placement » si je puis dire ainsi, dans le sanctuaire, est encore pour les archéologues un sujet d'étonnement et d'étude.

On remarque aux clefs de voûtes formées par les croix d'ogives, deux sujets historiés. Le premier représente le Christ couronnant la Vierge ; le second, le Christ nimbé et bénissant. Comme toujours, une épaisse couche de badigeon couvre ces sculptures que je signale ici, non pour leur beauté, mais seulement pour leur origine ancienne, et leur rareté dans les églises de nos villages. Je signalerai encore une très-curieuse sculpture en bois : c'est un Christ, grandeur demi-nature. Aux extrémités des branches de la croix on retrouve les attributs symboliques des quatre

Evangelistes, c'est-à-dire : l'aigle de saint Jean, l'ange de saint Mathieu, le lion de saint Marc et le bœuf de saint Luc. Le style de cette sculpture rappelle l'art de la statuaire au XII^e siècle, ou le XIII^e au moins, malgré l'éloignement de cette époque eu égard à un ouvrage simplement en bois. Je fais des vœux pour qu'on laisse, dans son état actuel, ce curieux Christ très-rare dans nos contrées, et qu'on ne le recouvre jamais d'une couche de peinture imitant plus ou moins la couleur de la peau humaine.

Voici le dessin d'une piscine, placée dans le sanctuaire; style du XIII^e siècle, je crois.



Sous le porche on remarque, sur un bénitier, une tête de mort assez grossièrement faite, mais à laquelle le mot *Memento* donne une signification que chacun comprend.

Nous reprenons la route au hameau du Petit Paris, pour ne plus la quitter jusqu'à Saint-Valérien dont nous apercevrons bientôt le clocher, sur lequel la route, après un détour, se dirige en ligne droite et en pente douce.

Le hameau du Petit Paris a été cité déjà; c'est là que la chaussée antique est rejointe par la route nouvelle et seulement sur une longueur de 900 mètres environ. La route nouvelle, pour éviter une pente trop rapide, tourne subitement à gauche et laisse se prolonger, en ligne droite, le vieux chemin occupé aujourd'hui par quelques maigres bouleaux et des buissons. Mais à 4,600 mètres de là on le retrouve, pour le traverser, au milieu d'un petit bois, que la route nouvelle

coupe en deux et vis-à-vis d'un groupe de maisons appelées la Colonie. D'où vient ce nom? Est-ce parce qu'on y aurait trouvé autrefois des colonnes d'un temple? ou bien est-ce le mot colonie « colonia » qui a un peu altéré dans sa prononciation? Quoi qu'il en soit, c'est depuis ce hameau, mais de l'autre côté de la route que la voie antique reprend toute sa rectitude pour se prolonger, après quelques ondulations insignifiantes, motivées par les empiètements des propriétaires riverains, en ligne parfaitement directe et sur une longueur de plus de 61 kilomètres, c'est-à-dire plus de quinze lieues de poste.

Les points de passage de cette belle ligne qui offriraient de l'importance, ont été soigneusement décrits, et qui mieux est, dessinés et mesurés par M. Jollois dans son important ouvrage « Les Antiquités du Loiret », ouvrage que j'ai déjà consulté bien souvent, ainsi que la belle carte, dressée par les officiers d'état-major, feuilles 80 et 81.

Nous reprendrons, plus loin, la description de la voie antique.

SAINT-VALÉRIEN, beau village situé dans une vallée fertile et traversé par la route départementale de Sens à Nemours; à 18 kilomètres de Sens, 8 de Chéroy. Population 980 habitants.

L'Annuaire de l'Yonne, de 1844, a donné, sur l'histoire de Saint-Valérien, de nombreux renseignements historiques et administratifs. Nous engageons à se reporter à cette consciencieuse Notice et que nous devons à la plume de l'honorable historien du canton de Chéroy.

Disons seulement que grâce à quelques travaux assez récents, le village de Saint-Valérien est aujourd'hui l'un des plus beaux du département de l'Yonne.

Au centre même du village, commence la clôture d'un beau parc, qui renferme un château moderne, mais qui, dit-on, aurait été bâti sur les fondations d'une construction fort

ancienne. M. Bardot donne, dans sa Notice, à l'égard des familles qui ont possédé Saint-Valérien, ou seulement le château, des détails pleins d'intérêt pour la localité.

L'église est placée au centre des habitations, sur le côté droit de la route qui forme la rue principale. Cette église est ancienne et comme toujours, autrefois le cimetière s'étendait au pied de ses murailles ; mais, tout récemment, ce cimetière fut déplacé pour le transporter hors du village, et l'on établit sur son ancien emplacement une promenade publique plantée d'arbres. Voici une inscription placée dans le mur faisant face à cette promenade :

CES ARBRES, CE GAZON, COUVRENT UN SOL SACRÉ ;
 LES CROISSENT FÉCONDÉS PAR LA POUSSIÈRE HUMAINE ;
 CRAIGNEZ DE PROFANER CET ENDROIT VÉNÉRÉ ;
 MORTELS AVEC RESPECT ICI QU'ON SE PROMÈNE.

On remarque principalement les colonnettes à chapiteaux feuillagés du grand portail ; style du XIII^e siècle, époque probable de la construction de l'église. On remarque aussi un très-joli petit portail latéral et qui sert d'entrée habituelle : fin du XV^e siècle. L'intérieur de l'église est assez insignifiant ; cependant nous donnons ici le dessin de l'une des douze colonnes qui restent encore, à demi-enclavées, dans les murs de la nef et du chœur. Un badigeon général, couleur de vieux beurre, couvre toute l'église.

Vers l'extrémité de la rue principale, on remarque, à gauche, une petite route allant rejoindre le chemin romain.

En sortant de Saint-Valérien, la route départementale suit un alignement droit de 7 kilomètres de longueur, en traversant un territoire

ondulé, assez monotone, malgré les nombreux hameaux qu'on aperçoit épars, et à une assez grande distance, au milieu de petits bouquets de bois. L'horizon s'étend, à droite, sur la jolie vallée arrosée par le ruisseau, ou plutôt, la rivière de l'Orvanne qui prend sa source à 700 mètres environ du hameau de la Colonnerie, dont nous avons déjà parlé.

La vallée de l'Orvanne est célèbre dans les annales de notre province, et nous en reparlerons plus loin dans la troisième partie de notre présente Notice.

La route, après avoir traversé la vallée sèche du Lunain, arrive en montant à

CHÉROY. Cette petite ville, chef-lieu de canton, est située sur un plateau élevé, et près du versant, assez rapide, de la vallée du Lunain : à 23 kilomètres de Sens. Population 915 habitants.

Trois routes traversent Chéroy : la première, celle que nous suivons, allant de Sens à Nemours, la seconde, venant de Courtenay pour aller à Villeneuve-la-Guyard ; la troisième, partant de Chéroy et se rendant à Bray-sur-Seine, en passant par Pont-sur-Yonne. Chacune de ces routes seront décrites spécialement.

Le ruisseau du Lunain, par une fatalité curieuse, au point de vue géologique, s'enfonce dans des entonnoirs et traverse sous terre le territoire de Chéroy. Cependant, la vallée que devrait arroser ce ruisseau existe, mais le fond n'est occupé que par un ravin que la route traverse en venant de Saint-Valérien. M. Bardot a donné, dans une Notice sur la petite ville de Chéroy, insérée dans l'Annuaire de 1840, un résumé des travaux entrepris pour rendre au ravin du Lunain l'eau qui lui manque. Nous laisserons de côté tous ces détails purement administratifs jusqu'ici, pour indiquer simplement l'itinéraire capricieux du ruisseau.

Entre les villages de Subligny et de Vernoy, décrits Voyage 4^e, 1846, on

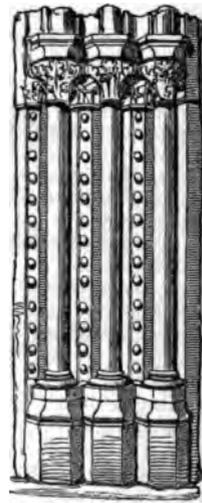


laisse, sur la droite de la route, deux étangs ombragés par les bois de Paroux et des Haies. De ces deux étangs sort le ruisseau de Lunain, retenu de nouveau par la chaussée d'un petit étang établi au dessus d'un hameau, appelé, par cela même, le Batardeau. Le ruisseau traverse des prairies, passe à Courtoin, et tombe encore au milieu d'un petit étang situé près du village de La Belliole, puis passant près des maisons de campagne des Ragots et de Vertron, arrive à Montacher, village bâti sur la voie antique, et se perd près des hameaux de la Petite et de la Grande Barrerie, situés à 2 kilomètres de Chéroy. Mais un ravin suit le fond de la pauvre vallée qui ne retrouve ses eaux que près de Lorrez-le-Bocage, département de Seine-et-Marne.

Chéroy serait un bourg ancien, ce serait même d'après une tradition, un lieu antique. Mais comme cette tradition n'est point appuyée sur des textes authentiques, on peut la révoquer en doute. Toutefois on dit que des débris de sculptures, remontant à une haute ancienneté, sont enfouis sous le sol actuel de l'église. Ces sculptures, que personne n'a vues, je crois, représentent une Diane chasserresse dont le temple s'élevait dans l'emplacement même où nous voyons l'église, emplacement autrefois entouré de grands bois. Espérons qu'une découverte quelconque, précisera mieux l'origine de Chéroy. Mais une date déjà reculée, et qui, cette fois, est précise, donne, à la petite cité, un titre à l'attention des historiens. Nous lisons dans l'Almanach de Sens, une Note, reproduite dans l'Annuaire de 1840, et qui est ainsi conçue : « L'église et le domaine de Chéroy furent accordés » au monastère de Saint-Jean-lès-Sens, par Henry Sanglier, L^{XI}^e archevêque de cette ville, l'an 1132. » Mais Gilbert, III^e abbé de ce monastère, embarrassé de cette possession et voyant cette ville assiégée » par les courses des ennemis du » royaume, la céda, de l'aveu de son

» chapitre, au roi Louis VII, et se » réserva l'église, les prés et l'usage » de la forêt; sur quoi le prince donna une charte, en 1155, et datée de » Systhigiaci, que nous ne connaissons pas. » Voyez Dom Morin, dans son histoire du Gâtinais; l'Almanach de Sens de 1776, et l'Annuaire de l'Yonne de 1840.

De cette forêt, dont l'abbé Gilbert se réserva l'usage, il ne resté rien; et de l'église donnée en 1182 à l'abbaye de Saint-Jean, rien non plus; les parties les plus anciennes semblent ne remonter qu'à la fin du XIII^e siècle. C'est vers cette époque qu'on sculpta le portail dont nous ne donnons qu'un côté.



Le clocher, lourde tour carrée, date du même temps, mais son ornementation est loin d'avoir la finesse et l'élégance qu'on est habitué à trouver dans tous les ouvrages de cette belle période du moyen âge. La flèche en ardoises qui surmonte ce clocher, fut élevée vers le milieu du siècle dernier.

L'intérieur de l'église n'offre que peu d'intérêt, mais j'aurai à signaler l'emploi heureux d'un simple vernis sur des boiseries de chêne, au lieu d'une ou plusieurs couches de pein-

ture à l'huile ou à la colle. Ces boise-ries qui servent de retable d'autel, qui étaient peintes à l'huile autrefois, proviennent du château de Noslon. (Voir Voyage 3^e, 1843). Mais il est regrettable qu'elles ne puissent être placées dans leur position véritable, c'est-à-dire debout.

En quittant l'église, dont les murailles ont été remaniées à diverses époques, j'ai très-vivement regretté de ne pouvoir descendre dans le caveau qui, dit-on, renferme les fameux bas-reliefs représentant une « Diane chasseresse. »

Des foires importantes, et déjà anciennes, donnent souvent un peu d'animation aux rues de Chéroy qui sont généralement larges et assez bien bâties. Mais leur chaussée non pavée enlève une partie du caractère de « ville » que les habitants réclament.

On remarque quelques maisons assez vieilles mais sans intérêt pittoresque; cependant on peut aller visiter un bâtiment, servant de prison, et qui semble dater du xiv^e siècle. La chapelle de Saint-Marc et une léproserie sont démolies.

A deux kilomètres de Chéroy, la route de Nemours qui traverse un vaste plateau monotone, passe du département de l'Yonne, dans celui de Seine-et-Marne.

De Chéroy un bon chemin conduit à Jouy, village situé à 4 kilomètres sur la gauche, et à 1,500 mètres seulement de la frontière du département du Loiret, et 3 kilomètres de celle du département de Seine-et-Marne.

L'aspect général du pays est plat; de longues ondulations empêchent la vue de s'étendre au loin. Mais de nombreux petits bouquets de bois, et de vastes plantations d'arbres à cidre rendent à cette plaine une partie de l'aspect verdoyant qu'on trouve dans les vallées du Gâtinais.

Nous reprenons la description de la voie romaine du point où nous l'avions laissée, c'est-à-dire, du hameau de la Colonnerie, situé près du village de Saint-Valérien.

Après avoir traversé le petit bois de la Colonnerie, la voie s'avance en ligne parfaitement droite vers l'Ouest; mais, ainsi que je l'ai dit, divers endroits sont altérés par les empiètements des propriétés riveraines. Jusqu'au xviii^e siècle la voie antique servit de route pour aller à Montargis et de là, à Orléans; depuis fort longtemps, il ne faut donc plus songer à retrouver l'empierrement primitif qui a dû être bien souvent renouvelé. Mais le tracé est resté le même; c'est donc lui que nous pourrions étudier si les travaux d'art tels que les ponts, les vestiges de constructions étaient enclavés dans la limite de notre département. Malheureusement il n'en est pas ainsi: le département du Loiret possède tout ce qui reste de réellement intéressant. Nous ne pouvons sortir de cette limite, à notre grand regret, car, pour la première fois, nous eussions eu quelques débris de constructions gallo-romaines à dessiner et à décrire. De nombreuses médailles ont été trouvées, des fragments de mosaïques ont aussi été découverts, et M. Bardot, dans sa notice sur la commune de Montacher, a donné le dessin colorié de l'une de ces mosaïques qui, dit-il, sert aujourd'hui d'appui à la fenêtre d'une chaudière.

Nous engageons les amis de l'archéologie gallo-romaine à consulter le bel ouvrage déjà cité tant de fois ici: « Les Antiquités du Loiret; » ils se convaincront de l'importance des recherches faites par le savant Jollois que notre département compte au nombre de ses enfants (1).

A dix-huit cents mètres de la Colonnerie, la voie antique est rejointe par un petit bout de route venant de Saint-Valérien et destinée à relier à ce village le vieux chemin que des travaux en cours d'exécution rendent, non-seulement praticable, mais aussi bon que les nouvelles routes, dites

(1) Voir la Notice biographique sur M. Jollois, Annuaire 1848.

de grande communication, qui sillonnent maintenant notre province gâtinaise.

Quatre kilomètres plus loin, la voie descend brusquement le versant rapide de la petite vallée arrosée encore par le ruisseau du Lunain, puis remonte le versant opposé en formant la rue principale de

MONTACHER, village situé sur la pente de la vallée du Lunain ; à 20 kilomètres de Sens. Population 760 habitants.

Ce village, bâti sur la voie romaine, est traversé depuis peu de temps par une petite route allant de Courtenay à Villeneuve-la-Guyard, et qui est décrite dans la troisième partie de cette présente Notice.

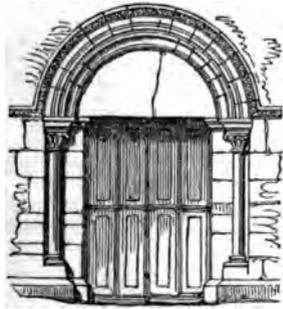
L'église, édifiée sur le bord même de la chaussée romaine, est extrêmement ancienne ; mais elle n'offre plus aucun intérêt archéologique depuis qu'un violent incendie la détruisit presque entièrement ainsi que le village, en 1781. Cependant, malgré l'aspect pauvre de l'intérieur, on remarque une grande boiserie provenant d'une église de Courtenay, et servant de retable : style corinthien du XVIII^e siècle. Le peintre décorateur chargé « d'embellir » l'autel, a rendu la boiserie méconnaissable en la bariolant de mauvaises couleurs à l'huile ; imitation ridicule de tous les marbres imaginables.

A peu de distance de Montacher, on remarque des maisons de campagne agréablement situées ; mais le titre de « Château » qu'on leur donne me semble, ainsi qu'à l'égard de beaucoup d'autres habitations du même genre, éparses dans le Gâtinais, un peu trop généralement adopté. (Voir l'Annuaire de 1845.)

Après quinze cents mètres de parcours, la voie romaine traverse en ligne droite

VILLEGARDIN, petit village situé sur un plateau élevé ; à près de 22 kilomètres de Sens. Population 310 habitants.

De même que Montacher, Villegardin s'est formé sur le bord de la chaussée antique. Sa petite église semble avoir été très-ancienne, mais à l'exception de son portail, elle est insignifiante. Voici le dessin de ce portail qui paraît appartenir aux premières années du XIII^e siècle. (Voir l'Annuaire de 1845.)



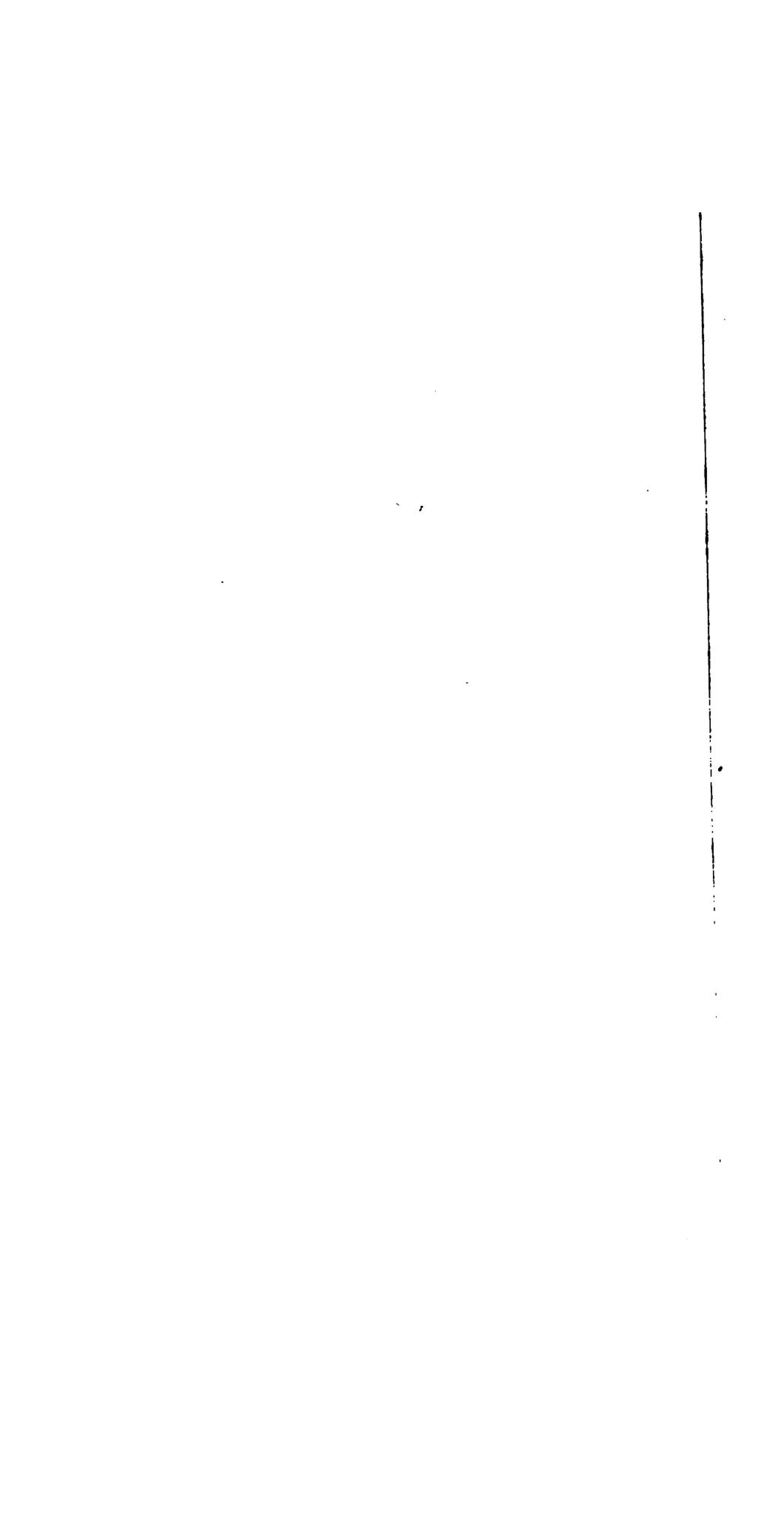
Toujours la même ligne droite, toujours le même aspect de terrains ondulés jusqu'au dernier village de ce côté du département.

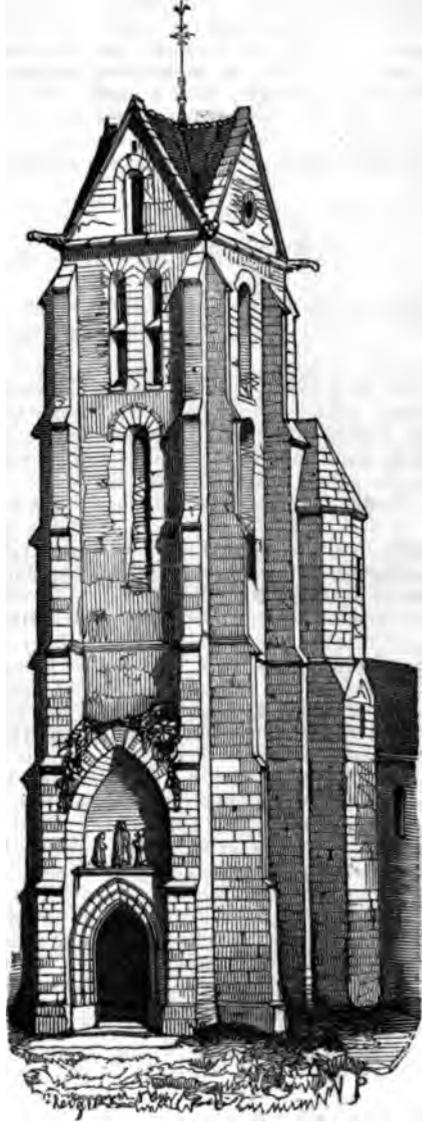
JOUY, petit village situé sur un plateau élevé ; à 24 kilomètres de Sens. Population 470 habitants.

C'est encore un village bâti sur la voie antique.

L'église, édifiée sur le côté de la grande chaussée, semble appartenir au XII^e siècle ; cependant elle offre peu d'importance. D'après M. Bardot, elle aurait été élevée sur l'emplacement d'un temple dédié à Jupiter ; mais j'ignore sur quels faits ou traditions s'appuie cette opinion que motive peut-être le nom seul de la localité.

L'église actuelle a été remaniée à diverses époques ; elle est entretenue avec soin, et l'on peut citer ici un exemple très-rare, de bon goût, en fait de décoration peinte : les boiseries qu'il fallut peindre à l'huile, pour cause de pourriture, m'a-t-on dit, furent recouvertes d'une couche imitant le vieux chêne, et non l'apparence risible de certains marbres





TOUR DE L'ÉGLISE DE BRANNAY.

introuvables, excepté dans plusieurs de nos églises de campagne.

Toutefois, on pourrait regretter que les boiseries de Jouy, qui sont réellement faites de bois de chêne, n'aient pas été tout simplement préservées de l'humidité par un vernis transparent. Ce vernis n'aurait pas, il est vrai, caché ni rempli les fentes, les jointures, les trous qui, peut-être, se montraient dans la vieille boiserie, mais à quoi bon dissimuler cette vieillesse dès l'instant que la plus irréprochable propreté est acquise par l'emploi du

vernis ? C'est exactement la même besogne que « repeindre à neuf un vieux tableau » au lieu de se borner à le nettoyer et à le préserver de l'humidité.

Quoiqu'il en soit, voici un bon exemple à citer, car l'imitation pure et simple du bois a été préférée à la décoration multicolore que plusieurs ecclésiastiques ont choisie.

Du hameau des Bordes-de-Jouy, nous voyons se prolonger, à perte de vue, la voie romaine d'Agenticum à Genabum.

VOYAGE SEPTIÈME. — Deuxième Partie.

CHEMIN DE GRANDE COMMUNICATION N° 26, DE SENS A VOULX,
(Seine-et-Marne).

On suit la grande route, de Nancy à Orléans, jusqu'à l'embranchement de celle de Sens à Nemours. Un poteau indicateur nous montre, à droite, le chemin de grande communication de Sens à Voulx; c'est celui que nous suivons.

Bientôt on arrive au pied de la colline escarpée de Saint-Martin. L'église bâtie sur le sommet de l'escarpement, attire un instant les yeux par sa position pittoresque; mais l'attention se reporte bientôt sur la belle levée du chemin de fer, que la petite route côtoie pendant plusieurs centaines de pas. On arrive ainsi à un vallon au fond duquel se cache, au milieu des arbres, le village de Saint-Martin. (Voir Voyage 8^e, 1845.) Le chemin de fer se prolonge dans la vallée de l'Yonne, et sur les bords mêmes de cette rivière, tandis que notre petite route gravit en ligne droite une colline couverte de vignes, puis descend doucement dans la vallée de Nailly, pour arriver au village de ce nom, et qui a été décrit Voyage 8^e.

Après Nailly, nous côtoyons le versant gauche d'un vallon, où se trouve le hameau de Parroy, puis, peu à peu, nous arrivons au sommet d'un plateau

d'un aspect triste et monotone; on traverse quelques boulières, et enfin on arrive par le versant droit d'un nouveau vallon assez boisé à

BRANNAY, village situé au fond d'une vallée, près des sources d'un petit ruisseau, à 15 kilomètres de Sens. Population, 600 habitants.

Ce village est traversé par la route départementale n° 2, allant de Chéroy à Bray-sur-Seine. (Voir la 4^e partie de ce présent Voyage.)

L'église de Brannay fut donnée à l'abbaye de Saint-Jean-lès-Sens, vers l'an 1143; mais il ne reste rien de cette époque dans la construction actuelle, malgré la lourdeur de plusieurs de ses parties.

Voici le dessin de la tour, curieux clocher bâti tout en grès, et par larges assises.

Cette construction semble appartenir au quatorzième siècle. L'intérieur de l'église offre peu d'intérêt; la voûte du chœur, lourdement faite vers la fin du quinzième siècle, ne diminue pas l'aspect triste de l'ensemble. Cependant on remarque la grille, en bois sculpté, servant de clôture au chœur; elle date du temps de Henri II, envi-

ron, et ses panneaux sont ornés des statuettes du Christ et des apôtres. Dans la chapelle latérale on peut voir un saint Hubert, ouvrage médiocre.

On remarquait, il y a peu de temps à Brannay, les bâtiments d'un vieux château défendu par des tours et des fossés. Tout est démoli maintenant; mais voici le dessin du château, à l'égard duquel on trouve dans l'Annuaire de 1843 quelques détails historiques.



Nous reprenons le chemin de grande communication, et bientôt nous arrivons, en suivant le fond de la vallée, qu'un petit ruisseau fertilise, à la montée courte, mais rapide, qui aboutit à la place publique de

LIXY, village situé sur une élévation qui domine une vallée assez fertile; à 17 kilomètres de Sens. Population, 540 habitants.

La terre de Lixy appartenait dès le douzième siècle à l'abbaye de Saint-Jean-lès-Sens; l'Almanach de Sens, de 1785, et l'Annuaire de 1846, donnent à ce sujet quelques détails.

La place publique du village est digne d'être enviée par beaucoup de petites villes : elle est grande, régulière, et surtout ombragée par de beaux arbres. Le grand chemin suit l'un des côtés de cette place à laquelle il ne fait que toucher, pour ainsi dire, car après avoir monté la pente rapide qui l'y amène, il redescend de suite l'autre versant de la vallée pour se rendre à Vallery. L'église est bâtie à peu de distance de cette place; elle est petite, insignifiante, triste et délabrée.

Le clocher est remarquable; c'est

une énorme tour carrée, soutenue par de lourds contreforts bâtis en grès. Le portail placé à la base de ce clocher, ressemble beaucoup à celui de Ville-gardin, dont le dessin a été déjà donné. C'est le style de transition des dernières années du douzième siècle.

La route descend dans la vallée, traverse le ruisseau de Brannay, remonte sur un plateau étroit et redescend dans la vallée fertile de l'Orvanne. On arrive à

VALLERY, beau village situé dans la vallée de l'Orvanne, à 20 kilomètres de Sens, 6 de Chéroy. Population, 720 habitants.

Vallery est traversé par la route départementale n° 23, de Courtenay à Villeneuve-la-Guyard par Chéroy, et aussi par le chemin de grande communication de Sens à Voulx (Seine-et-Marne).

L'Orvanne divise en deux parties bien distinctes le village de Vallery. La portion de ce village, située sur la rive gauche de la rivière, offre peu d'intérêt.

On remarque sur la rive opposée, et sur le versant assez rapide d'une haute colline, quelques maisons bien bâties, et une jolie habitation de campagne qui mériterait d'être nommée le château, si un véritable château, dans toute l'acception du mot, ne lui enlevait, par son voisinage immédiat, un titre que beaucoup de maisons de campagne ont obtenu ou usurpé.

Voici l'indication des principaux ouvrages dans lesquels on trouvera de curieux renseignements historiques, relativement à la seigneurie de Vallery :

1° Dom Morin, Histoire du Gastinais.

2° Almanachs historiques de Sens, années 1806, 1823 et 1845.

3° Notice sur la sépulture des princes et princesses de Bourbon-Condé, dans l'église de Vallery; 1822, in-4°.

4° Discours prononcé dans l'église de Vallery, le 17 septembre 1822, pour la translation des restes des princes de Condé, etc.; 1822.

6. Annuaire de l'Yonne de 1842.

Un très-grand nombre d'auteurs parlent encore du château de Vallery, mais incidemment; il serait trop long de les indiquer ici. D'ailleurs on trouve dans la remarquable notice historique insérée dans l'Annuaire de l'Yonne de 1842, des documents nombreux et variés, qui font connaître, sous divers rapports, les personnages illustres qui ont possédé Vallery.

Une notice, qui rectifie un petit nombre de faits sans grande importance, a été publiée dans l'Almanach de Sens, en 1845.

Nous donnons, d'après les ouvrages cités, l'indication très-sommaire des annales de Vallery.

La fondation de ce château semble remonter au temps des croisades. A cette époque, les sires de Vallery rendirent, en Terre-Sainte, leur nom illustre, et nos grandes chroniques donnent de précieux documents, recueillis par M. Challe dans sa notice. (Annuaire 1842).

Vers le milieu du treizième siècle, l'un des seigneurs de Vallery revint de Terre-Sainte, et s'occupa activement à restaurer ses châteaux; il fit sans doute aussi quelques fondations pieuses, suivant l'usage, en faveur de tel ou tel ordre monastique, mais rien ne nous est parvenu à cet égard de bien important. Nous avons cité, à l'article de Villebougis, une charte datée de l'an 1271.

Aucun document écrit ne nous apprend la date de construction de l'ancien château; mais par l'analogie qu'il présentait relativement à des caractères archéologiques déjà classés, on peut présumer que c'est vers la fin du treizième siècle qu'on le construisit. Toutefois, rien de cette époque ne subsiste maintenant, et l'on ne peut juger de l'importance des constructions défensives qu'en examinant la précieuse collection de gravures réunies dans la Monographie de l'Yonne, grand in-folio que nous devons aux patientes recherches des conservateurs de la bibliothèque nationale de Paris. Ces curieuses et vieilles gravures repro-

duisent sous différents aspects, et dans diverses dimensions, le château neuf de Vallery et la vieille enceinte qui est démolie presque entièrement aujourd'hui. C'est d'après l'une de ces gravures que le dessin donné dans l'Annuaire de 1842 a été fait. Nous ne pouvons le reproduire une seconde fois dans le même ouvrage, mais nous donnons une vue, dans son état actuel, de l'ancienne porte fortifiée, et qui faisait partie de l'enceinte primitive, tout en se reliant aux constructions nouvelles, que l'on attribue à Philibert Delorme.



Vers l'an 1428, le comte de Warwick assiégea et s'empara du château de Vallery, qui était à cette époque l'une des plus puissantes forteresses, et l'une des châtellenies les plus étendues de la contrée. Le comte de Warwick fit, dit-on, raser les murailles, ou seulement les démantela, pour qu'elles ne pussent, de nouveau, protéger les seigneurs qui restaient fidèles au roi de France.

Dans les premières années du seizième siècle, le château et la seigneurie de Vallery appartenaient à une famille de Poirve, restée peu connue.

Par des circonstances qu'on ignore, le même château et toutes ses immenses dépendances étaient possédés par le célèbre Jacques d'Albon de Saint-André, favori de Henri II. Grâce à son immense fortune, le nouveau possesseur de Vallery voulut rendre son château l'un des plus beaux de la province. Il fit élever le grand pavillon qui devait former l'un des côtés d'une

façade qui ne fut jamais terminée entièrement. Les gravures déjà citées donnent une idée parfaite du style de construction, et de l'étendue du nouveau château. (Voir le dessin donné dans l'Annuaire de 1842.)

Après la mort du maréchal de Saint-André, tué à la bataille de Dreux, Vallery passa à sa veuve, la belle Marguerite de Lustrac, qui bientôt le donna, vers 1565, par amour, au prince de Condé. On a pu reprocher à ce prince d'avoir promptement dédaigné la donatrice, sans pour cela dédaigner de garder le château. Bien plus, il vint s'y établir, et c'est de là qu'il organisa la résistance des chefs huguenots.

Rendu aux loisirs de la vie privée, le prince Henri de Condé fit à Vallery de longues résidences, et s'occupa beaucoup à restaurer ce beau domaine qui, depuis cinquante ans, avait bien souffert des vicissitudes de la guerre.

C'est à Vallery que fut élevé le quatrième prince de Condé, Louis II, le plus illustre de sa race, et à qui la postérité a conservé le nom du Grand-Condé, que lui avait donné l'admiration de ses contemporains.

En 1727, la seigneurie de Vallery fut donnée en partage, avec le comté de Sens, à Elisabeth-Alexandrine de Bourbon, connue sous le nom de Mademoiselle de Sens. Celle-ci démolit une partie du château, et, en 1747, le vendit avec toutes ses dépendances à un ancien trésorier général de l'extraordinaire des guerres, M. Jacques-René Cordier de Launay.

L'un des petits-fils de ce riche financier est mort seulement en 1836; il avait fait démolir une partie des bâtiments auxquels Mademoiselle de Sens n'avait pas touché.

Malgré toutes ces mutilations, le château de Vallery était beau encore; il fut acheté par Louis-Marie Lévesque, comte de la Ferrière, et l'une de nos gloires militaires. Il est mort en 1834.

Nous ne décrivons que très-brièvement l'aspect général du château et du grand parc qui l'entoure.

Lorsqu'on arrive à Vallery par la

petite route venant de Chéroy, on découvre l'une des plus belles parties de la vallée de l'Orvanne. On admire la position pittoresque du village et du château, dominé par les hautes collines couvertes de bois. Le parc qui s'étend sur le flanc et le sommet de l'une de ces collines, contribue à rendre le point de vue plus agréable encore. Mais lorsque enfin on parvient au pied de la longue muraille qui entoure ce parc, on est frappé de l'aspect de solitude et de délaissement que présente aujourd'hui la vaste demeure des Condé. Des massifs épais d'acacias, d'ormes, de chênes, etc. cachent le vieux château aux yeux des visiteurs. Une vieille grille de fer, qu'on n'ouvre plus, laisse entrevoir quelques bâtiments servant de ferme. Une autre grille, s'ouvrant du côté de l'église, est l'entrée actuelle du parc, dessiné dans le genre anglais, à peu près. On aperçoit sur la droite les restes, si on peut dire ainsi, du château bâti sur les dessins de Philibert Delorme. Ils n'offrent plus qu'un puissant intérêt de souvenirs historiques. C'est dans l'enclave des bâtiments de la ferme qu'on retrouve la vieille porte dont nous avons donné déjà le dessin. Les deux tourelles qui s'élèvent à gauche et à droite ont perdu, par suite de l'élargissement de leurs croisées, le caractère ancien qu'elles peuvent avoir réellement, bien que je n'attribue leur construction qu'au quinzième siècle, ou au quatorzième tout au plus. Elles seraient du dixième ou du onzième siècle, et même d'une époque plus reculée encore, suivant M. Challe. Je crois les trois tours qui restent; seulement de l'époque que j'ai indiquée.

A quelques mètres de la muraille d'enceinte du parc, et sur une éminence qui domine la vallée, on aperçoit une petite église construite en briques, et dans le style pauvre du dix-septième siècle. Cependant dom Morin dit : « Monsieur le prince de » Condé avait basti sur un haut une » belle église parochiale, dédiée en » l'honneur de Dieu et de monsieur » saint Thomas de Cantorbi (Cantor-

» béry, probablement), martyr, le 27 mars 1624, par Octave de Bellegarde, archevêque de Sens. »

Cette date, de 1624, indique assez quel doit être le genre de construction : nudité et lourdeur, sous prétexte de force et de simplicité. L'ensemble de l'intérieur n'est pas plus intéressant quant à son style d'ornementation, mais deux monuments funéraires d'une haute valeur historique et artistique méritent de fixer longtemps l'attention. Je veux parler du mausolée élevé au père du grand Condé, et de celui du général La Ferrière.

Une description exacte du mausolée de Condé a été publiée déjà, et se trouve même dans l'Annuaire, ainsi qu'un dessin qui représente la face principale du mausolée. Nous y renvoyons le lecteur, persuadé que nous sommes qu'une simple esquisse, gravée, fait beaucoup mieux comprendre qu'une description l'aspect d'un monument.

Disons seulement que la statue du prince, et aussi les quatre statues emblématiques, sont extrêmement remarquables. Toutefois l'ensemble du mausolée peut sembler maigre et raide de composition.

Nous ne donnons que la dernière ligne d'une longue inscription assez peu intéressante du reste, en l'honneur de Henri de Condé :

NACTUS ERAT ANNOS LVIII QUANDO DENATUS EST VI KAL. JAN. AN. MDCXLVI (1646).

On regrette de ne pouvoir retrouver le nom du statuaire, ni dans les mémoires écrits, ni dans les traditions locales. Grâce à quelques précautions ce beau monument a pu traverser la tourmente révolutionnaire sans être endommagé. Aujourd'hui nous sommes heureux de constater, en rendant honneur à la population de Vallery, que le mausolée est resté intact depuis la révolution de février.

On trouvera dans les ouvrages que nous avons mentionnés, des détails malheureusement trop vrais, d'une scène qui s'est passée dans le cime-

tière de Vallery le 30 mars 1794 : On viola la sépulture des princes qui étaient ensevelis sous le chœur de l'église, et leurs corps « nus et pêle-mêle » furent jetés dans une fosse creusée dans le cimetière.

Le 16 septembre 1822, les dépouilles furent inhumées de nouveau dans l'église, et le 1^{er} juillet 1847, on grava sur une longue dalle l'inscription qui nous indique le nom des membres de l'illustre maison de Bourbon-Condé, qui furent enterrés à Vallery.

Cette liste est insérée dans l'Annuaire de 1842, page 181, et aussi dans les Almanachs de Sens déjà cités; nous ne la reproduisons pas ici, mais nous donnons les noms des personnes qui ont fait graver cette inscription qui espérons-le, ne sera jamais effacée à coups de marteau.

LES INSCRIPTIONS CI-DESSUS EXÉCUTÉES LE 1^{er} JUILLET 1847, ONT ÉTÉ ORDONNÉES PAR MM. LES MEMBRES DE LA FABRIQUE DE L'ÉGLISE DE VALLERY, DONT LES NOMS SUIVENT : MM. RIBOULEAU, PRÊTRE DESS.; MALABRE, AMBROISE-DENAVARRE ADJ.; HAUCOEUR, CLAUDE; BÉNARD, JEAN-BAPTISTE; PHILBET, THÉOPHILE; CÉCILE, JACQUES.

Visitons maintenant le tombeau du général La Ferrière.

Ce tombeau se trouve placé au centre d'une petite chapelle, ayant à l'extérieur la forme d'un tombeau. L'intérieur de cette chapelle est éclairé par une large fenêtre, et aussi par l'arcade de la chapelle latérale, longtemps fermée, de l'église. Quatre marches en pierre, et sept marches en marbre blanc, conduisent de l'église dans la chapelle dont cependant l'entrée est interdite par une grille en fer. Les lambris sont de marbre blanc, mais la voûte n'est qu'un plâtre. On regrette de voir à la grande fenêtre des vitraux de couleur dont la forme, aussi bien que la bigarrure des nuances, rappellent parfaitement les habits d'arlequin. Mieux vaudrait, mille fois, des verres blancs dépolis.

La statue du général est extrêmement remarquable; c'est d'ailleurs l'œuvre de l'un de nos meilleurs sculp-

teurs, M. Carle Elshoect. Elle est en marbre blanc et représente le général en grand uniforme.

Une longue inscription nous apprend tous les titres du vieux militaire; déjà l'Annuaire de 1837 lui a consacré une notice biographique. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lec-

teur. (Voir aussi l'Annuaire de 1842 page 179).

A moins d'un kilomètre du village de Vallery, le chemin de grande communication de Sens à Voux, passe du département de l'Yonne dans celui de Seine-et-Marne.

VOYAGE SEPTIÈME. — Troisième Partie.

ROUTE DÉPARTEMENTALE, N° 23. DE COURTENAY (Loiret) A VILLENEUVE - LA-GUYARD.

Entre la petite ville de Courtenay et le village de Domats, c'est-à-dire sur une longueur de 8 kil. environ, la route traverse une contrée plate, couverte de grands bois, au milieu desquels on trouve de nombreux étangs. Cette contrée fiévreuse offre, par son aspect de solitude, l'éloignement des habitations et enfin l'étendue de ses eaux stagnantes, l'image exacte de la plus grande partie du Gâtinais, tel qu'il était avant les travaux de défrichement et d'assainissement qui ont été commencés il y a un petit nombre d'années.

Depuis Domats, village dont nous avons parlé, Voyage 4^e, 1846, le pays présente le même aspect, à peu près, jusqu'à Montacher, village déjà cité. On laisse à droite :

LA BELLIOLE, petit village situé près du ruisseau du Lunain; à 17 kil. de Sens. Pop. 290 hab.

Ce village, isolé au milieu d'une contrée en partie couverte de bois, offre peu d'intérêt. A 1,200 mètres de distance, et sur la rive gauche du Lunain, au milieu d'un petit bois on remarque le château des Ragots.

La route, après avoir suivi une longue ligne droite, passe à peu de distance du château de Vertron et arrive, en laissant la vallée du Lunain sur la droite, à Montacher, village déjà décrit, et où elle coupe la voie antique pour se prolonger vers le bourg

de Chéroy, en ligne directe, par un pays plat et assez triste.

Au-delà de Chéroy, déjà décrit, elle descend dans la vallée du Lunain; puis après avoir traversé un vaste plateau ondulé, elle descend dans la belle vallée de l'Orvanne, traverse la rivière de ce nom au milieu du village de Vallery, tourne brusquement à gauche pour franchir, par un long circuit, le sommet d'un plateau étroit qui domine la jonction de deux vallées, passe au hameau des Bergeries, traverse le ruisseau de Brannay; puis monte en ligne directe et par une pente assez rapide, au milieu d'un petit bois et de quelques champs de vigne, la colline de :

VILLETHIERRY, beau village situé sur le sommet élevé d'une colline dont le versant est rapide du côté du Sud; à 20 kil. de Sens. Pop. 720 hab.

Le territoire de Villethierry est célèbre dans les annales militaires de notre province. Nos historiens nous apprennent qu'en l'an 599 de l'ère chrétienne, Thierry, roi de Bourgogne, et Théodebert, roi d'Austrasie, livrèrent à Clotaire, roi de Soissons, une sanglante bataille dans la vallée de Dormelles, village situé à 15 kil. de Villethierry.

Beaucoup de personnes se sont plu à rechercher et à décrire, avec le plus grand zèle, le champ de bataille. Deux monuments les guidaient dans leurs recherches : c'était la Pierre-levée de

Diant, et aussi celle de Cornoy, située à 7 kil. de la première et dans le village de Toury-Ferrottes, bâti sur les bords de la petite rivière de l'Orvanne, dans le département de Seine-et-Marne.

Voici le dessin de la Pierre-Levée de Diant, village également situé dans la vallée de l'Orvanne.

Elle est élevée à mi-côte, dans une vigne, entre le hameau de la Haie-au-Roi et Diant, à deux cents pas environ du chemin de Villethierry à Diant et seulement à 1 kil. de cette dernière commune. Dans diverses localités de la belle vallée de l'Orvanne, on trouve souvent des squelettes et de nombreux débris d'armes, enfin toutes les preuves d'une terrible bataille. Mais il n'entre pas dans notre cadre de reproduire ici le récit, déjà publié plusieurs fois, de cette bataille. Les ouvrages dans lesquels nos lecteurs trouveront le résultat des recherches de nos vieux et de nos modernes historiens, sont faciles à se procurer. En voici l'indication sommaire :

D'abord les Chroniques d'Amoin, celles de Frédégaire, Anquetil, Mézeray, etc.

1^o Notice sur la bataille de Dormelles, par M. le Curé Béraud. Cette notice, imprimée en 1828, est très-rare; on l'a reproduite dans les ouvrages ci-après désignés :

2^o Almanach de Sens de 1834.

3^o Annuaire de l'Yonne de 1842.

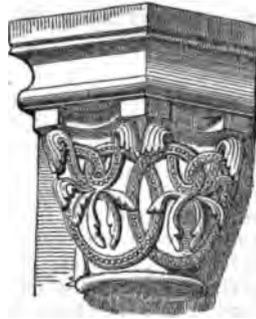
Voir aussi le Bulletin de la Société archéologique de Sens, 1846; le Bulletin monumental, publié par M. de Caumont, 14^e volume.

D'autres notices ont été publiées encore, mais l'indication de celles qui précèdent suffira.

L'église de Villethierry est bâtie à peu de distance de la place publique. La façade est ornée d'un charmant petit portail placé au collatéral de droite. On reconnaît le style de la fin du x^e siècle, c'est-à-dire l'époque où les

sculpteurs se sont plu à orner leurs ouvrages de toutes sortes de fantaisies, ciselées avec une rare délicatesse d'exécution.

Le portail central est beaucoup moins riche, mais plus ancien; il fait partie de l'église qui fut construite vers le milieu du xii^e siècle; mais malheureusement, presque entièrement réédifiée à la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e. Voici le dessin de l'un des deux chapiteaux qui restent encore au vieux portail.



Il mérite d'être cité, car les chapiteaux à entrelacs sont très-rars dans nos églises de village.

Le clocher est une tour massive et surmontée d'une flèche en ardoises sans caractère. A l'intérieur de l'église, on remarque une grande chapelle dédiée à la Ste-Vierge. Une énorme fenêtre, à meneaux flamboyants, du xv^e siècle, éclaire cette chapelle, dont l'un des côtés est occupé par un autel bariolé de mauvaises couleurs, et qui, lui-même, est surmonté d'une horrible peinture faite sur la muraille. Le sujet représente des anges agenouillés et portant le chiffre de la Vierge et sa couronne. Mieux vaudrait, un badigeon de chaux, que cette détestable peinture sur fond bleu.

On remarque encore, dans la même chapelle, aux nervures de la voûte, un pendentif assez bien sculpté.

Le maître-autel est, comme de raison, bariolé de bleu, de rouge, de jaune, de vert, etc., etc. Tout cela re-

présente des marbres et des métaux précieux, à la manière des barbouilleurs qui ont caché, avec leurs détestables couleurs, ce que pouvait avoir de finesse les boiseries de chêne qu'ils étaient chargés « d'embellir. »

Le tableau qu'on voit au maître-autel, et qui représente « l'Adoration des Bergers » est très-estimé; on l'attribue à Jordans. C'est sans doute aux anciens seigneurs de Villethierry que l'on doit ce beau tableau qui est en assez mauvais état aujourd'hui. Dans le chœur, on remarque deux petits tableaux modernes ayant du mérite.

En quittant Villethierry, la route s'avance vers le Nord, laisse à gauche le hameau de Bouval, descend la vallée de ce nom et traverse le ravin qui en sillonne le fond; puis, après avoir parcouru une contrée très-ondulée et couverte de nombreux bouquets de bois, elle arrive au petit village de Saint-Aignan, décrit Voyage 5^e, 1843.

Cinq kilomètres plus loin, la route arrive au pont jeté sur les anciens fossés qui entouraient la petite ville de Villeneuve-la-Guyard.

VOYAGE SEPTIÈME. — Quatrième et dernière Partie.

ROUTE DÉPARTEMENTALE N° 2, DE CHÉROY A BRAY SUR-SERINE.

En quittant Chéroy, la route emprunte, sur une longueur d'environ 1,300 mètres, la route conduisant à Sens; puis, tournant à gauche, elle traverse en ligne droite un vaste plateau qui sépare les deux ruisseaux de l'Orvanne et du Lunain, qui donnent leur nom aux vallées qu'ils arrosent.

La route arrive à :

DOLLOT, village situé dans une vallée, sur les bords de l'Orvanne, à 3 kil. de Chéroy. Pop. 520 hab.

On remarquait dans le village de Dollot, il y a quelques années, les ruines d'une forteresse qui joua, pendant les guerres du moyen âge, un rôle assez actif.

Nous avons dit, Voyage 6^e, à propos du beau donjon de Villeneuve-sur-Yonne, comment, au XII^e et au XIII^e siècle, on construisait une forteresse. L'application rigoureuse des mêmes principes fut employée à Dollot. On traça, au milieu des prairies marécageuses traversées par le ruisseau de l'Orvanne, un emplacement rectangulaire ayant à peu près quatre-vingts pas de long sur cinquante de large.

On éleva, à chacun des angles une tourelle, qu'une haute muraille, couronnée par un chemin de ronde,

réunissait entre elles. Au milieu de l'une des faces de cette enceinte, on construisit un bâtiment carré, sous lequel se manœuvrait le pont-levis. Au centre de la cour s'élevait un donjon isolé.

Nous ignorons la date précise des premières constructions; car, dès le XV^e siècle, la forteresse de Dollot était célèbre, mais bientôt les vicissitudes de la guerre lui furent fatales. Vers l'an 1422, les Anglais s'étaient rendus maîtres d'une partie de la province sénonnaise. Le châtelain de Dollot, qui tenait pour le roi de France, profita souvent des occasions qui se présentaient pour surprendre les châteaux des environs de Sens et les piller.

Les Anglais et les Français étaient, tour à tour, obligés de repousser les attaques hardies de la garnison de Dollot. Il fallut mettre ordre à cet état de chose et le comte de Warwick résolut de se défaire de ses incommodes voisins; il réunit le plus de troupes qu'il put trouver dans la province et vint assiéger Dollot vers le commencement de l'an 1426. Il prit le château après une semaine de siège. La forteresse fut démantelée et serait, depuis lors, restée hors d'état de se défendre. Cependant, elle se releva un peu de

ses ruines, car, à la fin du siècle dernier, elle présentait un ensemble imposant de murailles entourées de fossés pleins d'eau. Mais la révolution de 1792 la ruina de nouveau. L'immense terre seigneuriale fut divisée (1); elle s'amoindrit peu à peu; bientôt elle ne fut plus que l'ombre d'elle-même. Déjà, en 1789, le donjon avait été presque entièrement démoli; ce qui en resta servit de colombier. En 1824, on détruisit les bâtiments qui s'appuyaient encore aux grandes murailles d'enceinte. Enfin, tout récemment, on rasa à moitié une grosse tour carrée fortifiée; c'est aujourd'hui le logis d'un fermier. Mais, jusqu'ici, le pont-levis, ou plutôt le bâtiment qui le défendait, est resté debout. Nous en donnons le dessin dans son état actuel.



On remarquera que deux tourelles s'élevaient en encorbeillement, à gauche et à droite; leur toiture devait être aiguë et surmontée d'une girouette.

Aujourd'hui, des plates-bandes potagères occupent une grande partie des anciens fossés, que la bourbe et les roseaux rétrécissent encore.

(1) La bibliothèque de Sens possède le terrier de la seigneurie de Dollot; c'est un énorme in-folio de 900 pages.

L'église de Dollot est bâtie sur le versant gauche de la vallée; elle est d'une fondation fort ancienne, car on sait qu'elle fut concédée aux religieux de l'abbaye de Saint-Jean-lès-Sens, l'an 1186, par l'archevêque Guy de Noyers. Mais elle fut presque complètement rebâtie au xvi^e siècle; cependant, on remarque de beaux contreforts qui semblent appartenir au xiii^e siècle.

Le maître-autel est une assez belle boiserie, sculptée au siècle dernier, je crois, mais qui a été peinte récemment à la façon de MM. les barbouilleurs.

On a pu remarquer que, dans la description des églises que nous venons d'explorer, le maître-autel était, presque toujours, signalé comme ayant été « décoré et embelli » à l'aide d'une peinture à l'huile multicolore. Ces « décorations, » qui se ressemblent toutes, semblent avoir été faites par le même barbouilleur-décorateur. On pourrait croire aussi que MM. les curés, à l'envi les uns des autres, se sont empressés de faire peindre leur autel en exigeant que « par la variété, la profusion et l'éclat des couleurs, ils puissent, non-seulement rivaliser avec les autels des églises voisines, mais encore les éclipser. » Cette émulation décorative a eu, selon moi, un regrettable résultat, sous divers rapports. Voyons d'abord comment on procédait: Lorsqu'à grand peine on avait voté les fonds destinés à la décoration du maître-autel, il fallait, de toute nécessité, d'après l'avis unanime des membres de la fabrique, produire le plus d'effet possible et le plus économiquement que faire se pouvait.

L'autel était une vieille boiserie de chêne que le temps avait rembruni, et que les vers avaient attaquée, enfin, que l'humidité, cette terrible ennemie qui ronge nos églises de village, menaçait de couvrir de moisissure. Que fallait-il faire? « Cet autel de vieux bois était sombre et triste, et, vu de loin, il ne produisait aucun effet, » disait-on invariablement. Un autel en marbre blanc eût été bien beau! mais l'argent manquait. Alors,

ne pouvant avoir du marbre on a voulu à toute force en avoir l'imitation : le stuc étant trop cher encore, on employa la peinture à l'huile, et l'on exigea du décorateur l'emploi des plus belles couleurs, celles, enfin, qui étaient les plus voyantes. Le bleu, le rouge, le vert, l'orange, le violet, le blanc, le noir, le jaune, etc., furent tour à tour employés pour peindre les différentes parties de l'autel et surtout de son retable. Le jaune et le blanc représentaient la dorure et l'argenteure qui manquaient. Des porphyres, des jaspes, des agates, tous les marbres les plus précieux furent représentés en peinture ; on eut des soubassements en granit ou en bronze par le même moyen. Une épaisse couche de vernis recouvrait toutes ces brillantes couleurs : c'était superbe !

Toutes « ces brillantes couleurs » plaisent aux villageois, dit-on, mais pourquoi encourager et propager cette tendance au mauvais goût ? Pourquoi, au contraire, ne pas chercher à leur faire comprendre toute la beauté de l'harmonie des couleurs et de la simplicité des formes ? Les villageois ont-ils jamais vu, verront-ils jamais les marbres que vous avez voulu imiter ? — Pour eux, c'est de la couleur rouge, verte, bleue, etc., et rien de plus. D'ailleurs, trouve-t-on bien naturelle la présence d'un autel et d'un retable, formés de marbres précieux, et cela dans une pauvre église de campagne dont les murailles sont faites en moëllons, recouvertes d'un mortier de chaux et de sable grossier, lui-même recouvert par une ou plusieurs couches de badigeon de chaux ; quand le carrelage n'est qu'en terre cuite et que les fenêtres n'ont que des vitres blanches ?

Laissons aux riches églises les autels en marbre ; gardons pour nos pauvres églises de campagnes nos autels en bois. Imitons l'exemple donné par le vénérable curé de Courlon qui, loin de peindre sa magnifique boiserie seulement mise à l'abri de la pluie par un vernis fin et mat.

La peinture à l'huile ne doit pas toujours être repoussée ; elle doit être nécessairement employée pour empêcher les bois tendres de pourrir trop vite, et aussi pour cacher des taches, des trous, des rapiécetages maladroits. Rien de mieux, alors, que de peindre à l'huile ces boiseries insignifiantes, faites en bois blanc, mais ne les rendez pas ridicules en les travestissant en marbres rares, et même imaginaires ce qui arrive bien souvent. Il est tout aussi bizarre de vouloir transformer une planche de peuplier ou de sapin, en porphyre, que de couvrir du porphyre avec une couleur imitant le bois de sapin ou de peuplier.

Résumant tout ceci, nous disons que dès l'instant où il y a obligation de peindre à l'huile des boiseries, on doit tout simplement chercher à imiter l'aspect d'une véritable boiserie de chêne ; et, sous ce rapport, on est parvenu, généralement, à obtenir une imitation très-satisfaisante des diverses nuances que prend ce beau bois à différents âges.

Nous trouverons ainsi, dans une pauvre église de village, L'HARMONIE ET LA SIMPLICITÉ.

Avant de continuer notre route, nous donnons, succinctement, la description de la vallée de l'Orvanne.

Entre le village de Saint-Valérien, hameau de Clos-Fontaine et celui de la Colonnerie, dont nous avons déjà parlé, une foule de petites sources donnent naissance au ruisseau de l'Orvanne, ce ruisseau, qui prend plus loin le nom un peu ambitieux de « rivière, » est célèbre dans nos annales militaires ; c'est sur ses bords que la sanglante bataille, dite de Dormelles, s'est donnée. Nous avons dit, à l'article Villethierry, ce qu'était cette bataille.

L'Orvanne, à 4 kil. de sa source, tombait dans un étang établi tout près de la forteresse de Dollot ; ses eaux remplissaient les larges fossés, aujourd'hui comblés, du vieux château. De là, le ruisseau arrivait dans les quatre grands étangs de Vallery qui se rompirent, dit dom Morin, en 1626, au

mois de juillet et ravagèrent tout le pays. A 1,800 mètres de Vallery, l'Orvanne reçoit les petits ruisseaux de Fontenelles, hameau situé au fond d'une vallée boisée, et celui de Brannay, puis elle passe, en se dirigeant toujours vers le Nord-Ouest, près des villages de Blennes, Diant, Voux, Thoury, Flogny, Dormelles, Villecerf, Montarlot et Fuelles, village situé sur le canal du Loing, et enfin se jette dans le grand étang de Moret, situé à 2 k. de cette petite ville.

Voir la notice sur la vallée de l'Orvanne, insérée dans l'Annuaire de l'Yonne de 1842.

Nous reprenons la route départementale. Elle passe en remblai, à quelques pas du vieux château de Dollot, puis va en ligne droite au village de Brannay, qu'elle traverse en croisant, sous le chevet de l'église, le chemin de grande communication de Sens à Vallery. Elle monte, en traversant une contrée boisée, au hameau assez considérable de Saint-Sérotin.

SAINTE-SÉROTIN, qui est une annexe de la commune de Brannay, possède une petite église assez ancienne mais insignifiante. A peu de distance de la route, à droite, on remarque une maison de campagne qui fut habitée par l'un des plus zélés admirateurs de nos monuments historiques, M. Moret.

La chaussée de la route que nous

venons de suivre est faite avec du mâchefer, matière que l'on trouve en quantité considérable dans la contrée que nous avons parcourue. L'Annuaire de l'Yonne ayant publié, à l'égard de ces immenses buttes de mâchefer, qui sont amoncées dans différentes localités du département, des documents et des renseignements intéressants, nous y renvoyons le lecteur. Voir les Annuaires de 1840 et 1846.

Au-delà de Saint-Sérotin, nous traversons une contrée boisée et très-élevée; on remarque de nombreuses tuileries dont les produits sont très-estimés; puis, après avoir traversé quelques boulinières, on arrive à l'extrémité du plateau, élevé de 135 mètres au-dessus de la vallée de l'Yonne. De cet endroit, on découvre une vue magnifique d'étendue sur toute la basse vallée de l'Yonne. On aperçoit facilement les nombreux villages qui ont été décrits : Voyage 5^e, 1845.

La route commence à descendre en suivant les plis du terrain; bientôt on entre dans un vallon sec, d'un aspect assez triste et au bout duquel on remarque les premières maisons, chétives d'apparence, de Pont-sur-Yonne.

Bientôt, nous entrerons dans cette petite ville, après avoir traversé la chaussée du chemin de fer de Paris à Lyon.

V. P.

Fin du 7^e et dernier Voyage dans l'arrondissement de Sens.

